CRITIQUE, opéra. VIENNE, Wiener Staatsoper, le 29 octobre 2026. VERDI : Otello. J. Kaufmann, N. Car, L. Salsi, B. Ódor, D. Sushkova… Adrian Noble / Bertrand de Billy

Octobre. Le mois des belles lunes terminait sa course céleste par-dessus les boucles vertes et grises du Danube. Vienne prépare avec parcimonie et délectation les marchés de Noël, couvrant désormais ses parcs et jardins d'une parure d'ocres, de cuivres et de bruns dont l'alchimie solaire les fait briller d'or au premier coup de brise venue des Alpes. Au même moment, la monumentale *Staatsoper* ouvre sa voûte de cristal étincelant à l'un des drames les plus célèbres de Shakespeare : *Othello*, par ailleurs l'un des opéras les plus audacieux d'un Giuseppe Verdi au faîte de sa maturité, porté ce soir par une distribution d'anthologie !

Otello a réuni, lors de sa création, deux des titans de l'opéra du XIXème siècle : Verdi et Boito. Ce dernier, en plus d'être un librettiste de génie, il a composé des opéras superbes. L'histoire d'*Otello* est complexe. D'emblée la

commande surgit de Giulio Ricordi qui voulait paver le retour du maître de Busseto à l'opéra. Puis un complot est littéralement ourdi par Ricordi, le chef Faccio, Boito et la Strepponi, deuxième femme de Verdi. Après moult hésitations et atermoiements, le vieux maître se met à l'écriture de ce qui deviendra l'un de ses chefs-d'oeuvre. Le résultat est une œuvre d'une audace et d'une inventivité hors pair. Comme un clin d'œil au passé, Verdi emploie le *recitar cantando,* quasiment à l'image de Monteverdi, ce qui rend la partition encore plus proche du drame de Shakespeare.

Adrian Noble signe ici une mise en scène fidèle à ses codes et son esthétique. Nous avions adoré son mythique *Ritorno d'Ulisse*, au festival d'Aix en 2000, conçu comme une fable méditerranéenne. Cette fois-ci, les fortifications chypriotes ressemblent davantage aux hautes murailles du palais des Atréides dans *Dune*. La sobriété avec un méli-mélo de meubles antiques et de braseros à foison posent un cadre très beau mais toutefois brouillon dans la narration. On a l'impression qu'Adrian Noble ne se décide pas entre donner au drame toute sa puissance ou juste faire une glose sans risque. On n'a qu'à voir les caractérisations qui mélangent des uniformes victoriens où Otello devient une caricature du roi Zog Ier d'Albanie. Cependant, nous sommes gâtés par l'intelligence dramatique de la distribution qui interprète cet opéra dans l'aisance de son talent.

Jonas Kaufmann est un Otello idéal. Sa tessiture épouse complètement celle du « *tenore di forza*« . Son timbre corsé révèle la bravoure, la passion et les souffrances du légendaire anti-héros en proie au « vautour jalousie ». Que ce soit dans ses cadences stratosphériques ou ses merveilleux *pianissimi*, Jonas Kaufmann se surpasse sur scène et nous livre un Otello bien plus intense que celui de son enregistrement, déjà sublime, avec Antonio Pappano. Face à lui, **Nicole Car** est une Desdemona tragique au plus pur sens du terme. Bien loin de la victime passive que d'aucuns auraient voulu voir, sa

Desdemona est aussi intense que l'Otello de Kaufmann. Nicole Car nous émeut jusqu'aux larmes dans sa *Chanson du Saule* et son *Ave Maria* aux pressentiments funestes. Il fallait bien un talent de cette ampleur pour incarner l'innocence bafouée sans céder au mélodrame facile et vulgaire. Vivement que l'on la retrouve dans *Luisa Miller* qui lui ira comme un gant.



Dès sa genèse, *Otello* s'intitulait *Iago*, à la mesure de l'importance de cette figure malfaisante au cœur de l'intrigue. Ce « héros caché » a été incarné avec panache par **Luca Salsi**. Formidable dans son timbre dont les nuances crépitent comme les flammes du Ténare qu'il invoque dans l'iconique « *Credo* » maléfique de l'Acte II. L'innocent et vertueux Cassio est dévolu à l'extraordinaire ténor hongrois **Botond Ódo**r, sublime dans la richesse de son timbre. Emilia est tragique et fabuleuse incarnée par **Daria Sushkova,** au timbre chaud et plein de nuances veloutées.

En fosse l’**Orchestre de l’Opéra de Vienne** renouvelle sa maîtrise sans égal du drame verdien. Tout est en place, d’une justesse bouleversante. Sous la baguette précise, incisive et idiomatique du formidable **Bertrand de Billy**, cet *Otello* est à marquer vocalement et musicalement d’une pierre blanche.

Et comme ça, en sortant du vestibule mordoré de la *Staatsoper* le soir d’automne se dessine dans les mille et un feux distants du firmament, on ne peut penser qu’aux bleus, aux gris et aux mauves du portrait que Barbara fit de l’automne viennois.

_____

CRITIQUE, opéra. VIENNE, Wiener Staatsoper, le le 29 octobre 2026. VERDI : Otello. J. Kaufmann, N. Car, L. Salsi, B. Ódor, D. Sushkova… Adrian Noble / Bertrand de Billy. Crédit photo (c) droits réservés

---

CRITIQUE, opéra. VIENNE, Staatsoper, le 4 octobre 2026. VERDI : Macbeth. E. Dupuis, A. Bartoli, N.

Mavlyanov, A. Vinogradov… Barrie Kosky / Francesco Ivan Ciampa

L’été s’accroche aux ailes de l’automne en cette année 2026. Sous l’éclatant soleil caressant la coupole grandiose de la *Karlskirche*, le vent ramène ses ris par-dessus la chevelure enchevêtrée et dorée du Pavillon de la Sécession, sous le regard grandiose de la *Staatsoper,* parée de ses lampions de grande soirée. C’est avec *Macbeth* et son explosive fatalité que, ce dimanche 4 octobre, les esprits sanglants de Giuseppe Verdi allaient invoquer les gels de l’Écosse au cœur d’un été qui refuse de tarir sa source d’azur et de feu.

La mise en scène de **Barrie Kosky** conçue pour l’Opéra de Zürich est reprise sur le plateau de la *Wiener Staatsoper* avec encore ce cadre de scène d’une obscurité quasi caricaturale. Rappelant en somme certaines séquences du divin *Mulholland drive* de David Lynch, le décor unique est une ligne de fuite vers le cœur infiniment sombre du drame. Oui, on se doute que *Macbeth* est une fable d’une noirceur profonde, mais ce décor unique n’apporte honnêtement que des économies de moyens et quelques références au cinéma d’horreur et des séries telles *Game of Thrones* (corbeaux…). Les sorcières et chœurs semblent tout droit sortis du film *I am a Legend* ou de chorégraphies de Béjart, la scène de somnambulisme évoque tout sauf le somnambulisme attendu. Parce que, dans l’ensemble, on comprend que Barrie Kosky a tenté de raconter *Macbeth* avec sobriété, notamment sans la sempiternelle effusion d’hémoglobine. Cette

subtilité marche, mais il nous faut un peu plus que le soupçon d’un drame et surtout nous en avons assez de voir le couple protagoniste dans leur moindre intimité, juste pour appuyer sur leur côté malsain, qui, dans ce contexte devient gratuit et vulgaire. Cette mise en scène aurait pu être iconique mais elle échoue dans le dépouillement là où certaines pèchent de surenchère.



Sur le plateau cette production a compté avec une distribution extraordinaire et sans faute. Dans le rôle-titre, le baryton quebécois **Étienne Dupuis** est un Macbeth d’anthologie dramatique et vocalement. On a toutes les nuances et la puissance qui conviennent à cet anti-héros formidable. Avec des couleurs à n’en plus finir, Étienne Dupuis est un verdien naturel et fastueux. En comparse, **Anastasia Bartoli** est une Lady Macbeth idéale. À la fois terrible et sensuelle, la

soprano italienne nous ravit par la précision et sa justesse. Les vocalises sont ciselées avec un feu intérieur crépitant et sublime, ses *pianissimi* sont un ravissement pour l'auditeur. Saluons aussi le fabuleux Macduff de **Najmiddin Mavlyanov** – dont le timbre percutant nous enchante. Le Banco d'**Alexander Vinogradov** est sublime par sa maîtrise du style et la variété de ses couleurs, malgré une caractérisation en seigneur elfe, sorti tout droit de Tolkien. Mentionnons encore le Malcolm du ténor mexicain **Carlos Osuna** qui montre combien le Mexique est une terre de talents, et en particulier en ténors – sans oublier le formidable **Johannes Gisser** dans deux petites apparitions, mais qui font entrevoir un talent à suivre absolument.

En fosse, le *maestro* **Francesco Ivan Ciampa** manie la baguette avec la subtilité d'un prestidigitateur génial. Par une battue subtile et souple, il fait sonner un des meilleurs orchestres d'opéra au monde, le généreux et pléthorique **Orchestre de l'Opéra de Vienne**.

CRITIQUE, opéra. VIENNE, Staatsoper, le 4 octobre 2026. VERDI : Macbeth. E. Dupuis, A. Bartoli, N. Mavlyanov, A. Vinogradov… Barrie Kosky / Francesco Ivan Ciampa. Crédit photo (c) Wiener Staatsoper / Marcel Urlaub